

UNE DÉMARCHE D'UN MOINE DE STAOUËLI POUR REJOINDRE LE PÈRE DE FOUCAULD

Dans son Carnet de Beni-Abbès, à la date du 20 avril 1903, le Père Charles de Foucauld note ceci :

«M. Etienne de la Houssaye m'écrit de la part de plusieurs religieux de Staouëli qui désirent se joindre à moi, en même temps que des jeunes personnes de leur parenté désirent venir se joindre aux Soeurs que j'aurai ici, pour me faire part de ces intentions. Il communiquera ma réponse à l'un d'eux qui était novice en 96, qui était prêtre, professeur de dogme et sous-prieur en 1901 et qui a été, il y a quelques mois, élu abbé de la Trappe de la Double mais a refusé absolument d'accepter cette dignité malgré les très-vives instances de tous les Supérieurs majeurs. Le R.P. Dom Louis de Gonzague (défunt abbé de Staouëli) m'a parlé de ce religieux qui m'est bien connu et m'inspire confiance».

On sait que depuis 1896, depuis qu'il a rédigé la Règle des Petits Frères de Jésus, le Père de Foucauld souhaite ardemment réunir autour de lui quelques disciples décidés à vivre la même vie que lui. L'abbé Huvelin, lui, y est grandement opposé. Il n'est donc pas étonnant que le Père de Foucauld soit sensible à la lettre de M. de la Houssaye. Sans plus attendre il écrit au sous-prieur de Staouëli ce qui suit :

« Au R.P. Yves,

Cher et vénéré Père,

Monsieur de la Houssaye m'écrit que vous, le Père Expédit, le F^{re} Placide et le F^{re} Ephrem vous sentez poussés à partager avec moi la vie pauvre, abjecte et solitaire de Jésus caché, cette vie divine dont il nous a donné l'exemple 30 ans à Nazareth.

Très cher Père, notre conduite est toute simple ; Jésus ne nous demande jamais de choses compliquées, mais à tous, une simplicité de petits enfants – unie à une grande prudence laquelle consiste, comme dit saint Paul, à chercher soigneusement, par des moyens sûrs, quelle est la volonté de Dieu : pour la faire sans erreur.

Il suffit pour vous et pour chacun de nos trois autres pères et frères, de connaître la volonté de Dieu : et ensuite il faut la faire coûte que coûte.

Il n'y a qu'un moyen absolument infaillible de connaître la volonté divine dans une question semblable : c'est la direction spirituelle – ouvrir pleinement notre âme à un directeur consciencieux, instruit, intelligent, sans parti pris, et prendre sa réponse comme la volonté divine du moment présent, en vertu de la promesse «Qui vous écoute m'écoute» ; voilà le moyen infaillible de faire la volonté de Jésus en cette circonstance et en toutes...

Mais pour savoir si vous êtes appelé de Dieu à partager mon humble genre de vie, il faut que vous connaissiez exactement celle-ci : elle est fixée dès maintenant par des Constitutions et un règlement que j'ai soumis à mon Préfet Apostolique. Celui-ci, en me permettant de m'établir dans sa préfecture, m'a permis aussi d'y grouper un certain nombre de prêtres et de laïcs vivant selon ces Constitutions et ce règlement. Quand on sera assez nombreux, on demandera à Rome les autorisations supplémentaires...

Priez et suppliez mes chers pères et frères Expédit, Placide et Ephrem de prier pour

Votre très humble serviteur fraternellement dévoué dans le Cœur sacré de Jésus.

F^{re} Charles de Jésus.»

Cette lettre ne fut pas adressée directement à son destinataire mais envoyée à Monsieur de la Houssaye avec mission de la remettre au Père Yves Rocher quand il le jugerait opportun. Le Père Yves ne reçut la lettre que le 21 février 1904, alors qu'il effectuait une période militaire de 28 jours à l'hôpital du Dey à Alger.

Pendant les 9 mois qui s'étaient écoulés la situation de Staouéli avait bien changé du fait des lois de séparation des Eglises et de l'Etat en France. Par ailleurs, il subsistait une grande défiance des Cisterciens envers les projets du Père de Foucauld. Cette défiance fut notamment exprimée dans une lettre de Dom Martin, abbé de Notre-Dame des Neiges, adressée à Monseigneur Guérin. «Vous le savez, Monseigneur, écrit-il, mon estime pour les vertus héroïques du Père Albéric est profonde, et bien enracinée par une fréquentation intime durant douze ans. La seule chose dont je m'étonne, c'est qu'il ne fasse pas de miracles. Je n'avais jamais vu, hors des livres, une telle sainteté sur la terre. Mais je dois avouer que je doute un peu de sa prudence, de sa discrétion. Les austérités qu'il pratique, et qu'il pense exiger de ses compagnons, sont telles que je me sens porté à croire que le néophyte y succomberait à bref délai. De plus, la contention qu'il s'impose, et qu'il veut imposer à ses disciples, me paraît tellement surhumaine, que je craindrais qu'il ne rendit fou son disciple, par cette tension d'esprit excessive, avant de le faire mourir sous l'excès des austérités.»

Tout cela fit que le Père Yves resta à Staouéli, pour peu de temps d'ailleurs, puisque son abbé, redoutant une expulsion, vendit le domaine de Staouéli le 21 octobre 1904 et partit avec ses moines s'installer à Maguzzano près de Vérone en Italie. En 1936, l'Abbaye fut fermée définitivement.

Les quatre moines qui, en 1903, avaient souhaité rejoindre le Père de Foucauld au Sahara connurent des destins divers qu'il n'est pas inutile de rappeler.

Le Père Yves (Pierre-Marie Rocher), était né le 16 mai 1873 à Bruc (Ille-et-Vilaine), de Pierre Rocher et de Anne-Marie Colombel. Etant séminariste il entra à Staouéli le 17 octobre 1895 et y devint novice le 1^{er} novembre suivant. Il fit sa profession simple le 21 novembre 1897 et sa profession solennelle le 24 mai 1900, le 19 juillet suivant il fut ordonné prêtre. En 1904 il suivit sa communauté à Maguzzano et rejoignit Notre-Dame de l'Atlas en 1936. Il y mourut le 20 août 1941.

Le Père Expédit, Expédit Gapais, était né en 1874 à Guer (Morbihan), il effectua son noviciat à Akbès en Syrie, en 1905 il fut sécularisé et mourut en 1911.

Le Frère Placide, Placide Maingot, était né en 1863 à Paris, d'abord Oblat de Marie, il arriva à Staouéli en 1902 mais ne persista pas et retourna chez les Oblats de Marie dès 1904.

Le Frère Ephrem, Ephrem Scoofs, était né en 1878 à Kinroy en Belgique. Novice en 1902, il fut ordonné prêtre en 1908, suivit la communauté à Maguzzano en 1904 et fut stabilisé à Aiguebelle en 1936. Il y mourut en 1953.

Il reste à s'interroger sur cette élection du Père Yves Rocher à l'abbatiai de la Trappe de la Double à Echourgnac en Périgord. Cette abbaye avait été fondée en 1868 par des moines venus de Port-du-Salut dans la Mayenne pour s'installer sur le domaine de Biscaye vendu par le Docteur Piotay. Le 3 novembre 1881, Dom Fulgence Orlandis avait succédé à Dom Eugène Bachelet, le premier abbé, qui venait d'être élu abbé de l'Abbaye de Port-du-Salut. Il resta à la tête de l'abbaye pendant près de 14 ans, jusqu'à sa démission le 24 septembre 1895. Malgré ses efforts, il n'avait pu surmonter les difficultés considérables que connaissait l'abbaye. Dom Aloys Le Prevost Lacathon,

d'abord prieur claustral le 2 novembre 1895, fut élu abbé le 13 octobre 1896. A la suite d'une campagne très habile de calomnie menée par un novice congédié et relayée par quelques laïcs, Dom Aloys dut démissionner en mai 1897. Les supérieurs de l'Ordre firent de nouveau appel à Dom Fulgence Orlandis, mais la légitimité de ce second abbatiat fut très contestée par la communauté. Lorsque Dom Fulgence mourut le 25 décembre 1901, à 75 ans, c'est le Père Arsène Guédon qui devint prieur claustral mais il ne parvint pas à susciter un candidat pour le siège abbatial.

Il semble que ce soient les Supérieurs de l'Ordre qui intervinrent à nouveau pour que la communauté accepte d'élire, le 9 septembre 1902, Dom Yves Rocher, moine de Staouéli en Algérie. Celui-ci n'avait que 29 ans et guère plus de 4 ans de profession. Il allait donc falloir demander au Chapitre Général d'accorder des dispenses d'âge et d'ancienneté de profession. Informé sans doute des difficultés que connaissait Echourgnac tant dans le domaine économique que dans la vie spirituelle des moines, le Père Yves Rocher refusa la «charge» abbatale.

Quelques mois plus tard, le 6 mars 1903, Dom Louis Anis, secrétaire de Dom Eugène Bachelet, abbé de Port-du-Salut, fut enfin élu abbé d'Echourgnac. Il n'avait que 28 ans. Il allait découvrir d'autres difficultés pendant son court abbatiat.

En 1910 le Chapitre Général de l'Ordre décida de fermer l'abbaye d'Echourgnac.

Marcel BERTHIER

LES TRAVAUX DE RESTAURATION DU SERVICE DES MONUMENTS HISTORIQUES AU CLOITRE DE CADOUIN

De très nombreux ouvrages ont évoqué l'histoire de l'abbaye de Cadouin : du très rare livre publié par un moine en 1644, *Histoire du Saint Suaire*, aux publications des érudits du XIX^e siècle, tels le révérend père Carles, Alexis de Gourgues, Martial Delpit, Marie-Anaïs Beauregard. Ce sera le XX^e siècle qui consacra les écrits sur l'église abbatiale avec Robert-Delagrange en 1912 puis Jean Maubourguet et sa monumentale thèse sur *Le Cartulaire de Cadouin* en 1926, enfin, la référence sur Cadouin avec Gilles Delluc et Jean Secret dans leur *Cadouin, une aventure cistercienne en Périgord* parue en 1966. Le siècle s'achèvera avec la réédition de ce dernier livre, augmentée d'une somme sur l'abbaye grâce aux historiens Brigitte et Gilles Delluc, Jean Secret et Jacques Lagrange, avec des notes de Marcel Berthier et du père Albert de Veer. Désormais le bestiaire du cloître, le Saint Suaire et l'église n'auront plus de secrets pour un grand nombre¹. Quant aux travaux de restauration réalisés dans le cloître, ils restaient assez méconnus en raison des sources archivistiques très dispersées entre Paris, Bordeaux et Périgueux. Celles que vous allez découvrir, proviennent des fonds de l'administration des Cultes et des Beaux-Arts et du ministère de la Culture.

La congrégation monastique de Cadouin s'attacha, depuis la construction du cloître roman, à conserver et à entretenir régulièrement l'ensemble de ses bâtiments. Malgré les destructions successives des guerres, les murs du monastère seront toujours relevés en conservant des éléments anciens, comme dans la reconstruction du cloître gothique qui assura la pérennité d'éléments architecturaux romans. Les quelques adjonctions décoratives de la Renaissance, sur l'aile ouest, permettront aux galeries d'embrasser une grande page de l'architecture française.

A l'abandon du monastère après la guerre de Cent Ans, la première restauration importante du cloître remonte à la dernière moitié du XV^e siècle. A cette époque, l'abbé Pierre de Gaing ordonna cette reconstruction du cloître dans une structure et un riche décor gothiques, commémorant le Saint Suaire à son retour de Toulouse².

Après les périodes troublées du XVI^e siècle, les moines continuèrent d'assurer l'entretien du cloître en réparant chaque fuite d'eau ou les sinistres survenus aux bâtiments. Comme, par exemple, sur la rosace axiale de la galerie nord où était gravée une date, 1721, une référence aux réparations de l'abbé Delort de Sérignan³.

Selon les directives de l'Assemblée constituante, après la Révolution, l'église de Cadouin devint propriété communale. Néanmoins les offices continuaient à se tenir dans la petite église paroissiale de la Salvetat. En avril 1790, le conseil municipal de Cadouin adressa une lettre à l'Assemblée nationale en demandant d'établir dans les bâtiments du vieux monastère un collège public et d'établir l'église paroissiale à Cadouin. Dans ce district de Belvès, il n'existait pas encore de collège public. Aussi, le Comité de constitution ayant décidé de nommer Cadouin chef lieu du canton, les membres du conseil municipal espéraient recevoir une réponse favorable à leur demande, mais en